



HAL
open science

Avant propos : Les silences de Tchernobyl, l'avenir contaminé

Guillaume Grandazzi, Frédérick Lemarchand

► To cite this version:

Guillaume Grandazzi, Frédérick Lemarchand. Avant propos : Les silences de Tchernobyl, l'avenir contaminé. Guillaume Grandazzi; Frédérick Lemarchand. Les silences de Tchernobyl: l'avenir contaminé, 230, Éditions Autrement, pp.6-11, 2004, Collection Mutations, 9782746704916. <hal-02126094>

HAL Id: hal-02126094

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02126094v1>

Submitted on 10 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les silences de Tchernobyl
L'avenir contaminé

Sous la direction de
Guillaume Grandazzi
Frédéric Lemarchand

Avant-propos

Guillaume Grandazzi et Frédérick Lemarchand

De Hiroshima à Tchernobyl : comment vivre à l'âge atomique ?

Nous sommes, depuis 1945, confrontés à la production d'un homme nouveau, non seulement en tant que genre humain – ce que toutes les formes de la Modernité ont tenté, avec plus ou moins de chance, de fabriquer, et tout particulièrement le système soviétique –, mais aussi et surtout en tant qu'espèce (menacée).

S'agissant de l'espèce humaine, cette grande mutation a en réalité commencé il y a plusieurs décennies avec la réalisation des essais nucléaires dans l'atmosphère. Lesdits « essais » ont déjà commencé à produire leurs effets, depuis l'irradiation du pêcheur japonais Atichimi Kuboyama, première victime civile de l'expérimentation en plein air, jusqu'à la mise en évidence récente, au Canada et en Russie notamment, de leurs conséquences sanitaires. On peut considérer que, peu ou prou, 150 millions de Soviétiques et autant d'Américains ont subi à différents niveaux les retombées des essais atmosphériques entre 1946 et 1963 (année du traité d'interdiction des essais aériens), soit 300 millions de personnes. On a libéré durant cette période l'équivalent de 10 000 bombes d'Hiroshima, à quoi se sont ajoutés ensuite les dégagements de rejets radioactifs gazeux dus aux essais souterrains. Les rejets radioactifs libérés dans l'atmosphère par les explosions (70 % du total), qui devaient théoriquement se répartir de manière égale sur toute la planète, furent aspirés par des courants de haute altitude et se sont, en réalité, concentrés autour du 40^e parallèle avant de retomber.

S'agissant du genre humain, l'entrée de la civilisation occidentale dans l'ère du nucléaire, militaire puis civil, a constitué plus qu'une simple transition vers une technologie nouvelle qui s'inscrirait dans la continuité de l'invention des outils depuis l'origine de l'humanité. Pour le philosophe allemand Günther Anders, elle participe de la production généralisée d'une *obsolescence de l'homme*, c'est-à-dire de sa réduction à un état d'impuissance devant l'accroissement de la puissance technique, et d'imperfection face à la perfection des machines. Pour Martin Heidegger ou Hannah Arendt, l'entrée dans l'âge atomique n'a d'égale que l'ampleur du changement d'époque qu'elle inaugure, nous conduisant à devoir repenser la condition de l'homme moderne

dès lors que celui-ci vit à l'ombre de la menace de destruction totale. L'*âge atomique*, ainsi nommé par ces philosophes, correspond donc historiquement à une série d'événements majeurs dont les plus saillants sont Hiroshima, Nagasaki et, quarante ans plus tard, l'explosion de Tchernobyl. On ne saurait en effet tenter de comprendre ce que contient comme devenir potentiel pour l'humanité, depuis Tchernobyl, la plus banale des installations nucléaires « civiles » destinée à produire de l'énergie, sans penser du même coup le préalable qu'a constitué l'invention de la bombe atomique. Cette dernière participe en effet à une définition de la vie qui nous vient des camps d'extermination et que l'on peut résumer par la formule : ne pas encore avoir été assassiné. Le problème, que l'on considère Hiroshima ou Tchernobyl, est finalement le même, c'est-à-dire celui de notre condition humaine sous la menace atomique. L'âge atomique¹ ne désigne pas seulement, d'un point de vue socio-anthropologique critique, l'exercice auquel se serait livrée l'humanité devant se redéfinir à l'aune d'une nouvelle technologie, mais bien une nouvelle *époque*, c'est-à-dire littéralement une « mise en suspension » de nos valeurs modernes anciennes fondées sur le Progrès, la Raison et les Droits de l'homme. Vivre à l'ombre de la menace de destruction totale de l'humanité en tant que genre et en tant qu'espèce représente assurément l'une des caractéristiques les plus fondamentales de notre temps.

De quelles ressources, alors, disposons-nous dans notre culture pour explorer *dans le présent* l'avenir que contient cet événement « du passé » ? C'est qu'il nous faut, avec Tchernobyl, renverser la flèche du temps pour nous situer nécessairement *a posteriori* de l'événement, résolument dans le futur. Nous pourrions dire qu'il nous faut désormais tenter d'*habiter le futur*, non plus au sens donné à cette expression par la modernité, celui de l'utopie, du monde à transformer comme œuvre *en puissance*, mais d'un futur déjà là, colonisé par l'atome. Jamais la colonisation de l'avenir n'aura trouvé autant de force que dans la catastrophe nucléaire, bien qu'une longue série d'événements liés aux pollutions planétaires, à l'appauvrissement de la biodiversité et au changement climatique global participe d'une seule et même catastrophe *en marche*. Le problème de la mémoire est ici posé d'une manière radicale et inédite : Tchernobyl nous conduit à nous forger une mémoire du futur, une mémoire « à rebours », pendant que l'avenir radieux promis hier par l'atome appartient désormais au passé en se consumant lentement dans les ruines (radiantes) de la centrale, de la ville

¹ Voir Frédéric Lemarchand, « Âge atomique », in Yves Dupont (dir.), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 14-20.

moderne fantôme qui la côtoie, et des centaines de villages abandonnés qui constituent un héritage inédit. Si l'on formule l'hypothèse selon laquelle il s'agit de considérer la catastrophe de Tchernobyl comme la première manifestation spectaculaire de ce que seront la vie et les rapports sociaux dans les sociétés technoscientifiques, alors la transmission de l'expérience de Tchernobyl doit être envisagée comme une question cruciale de l'époque, tandis que le monde est devenu un vaste laboratoire à ciel ouvert. Tchernobyl constitue de notre point de vue, au-delà de la singularité historique et géographique dans laquelle on tente d'enfermer la catastrophe, une sorte de paradigme, qui fonctionnerait à la manière d'un miroir grossissant, à partir duquel il nous serait possible de penser « hors de la zone » la question de la vie en proie à la menace de contamination diffuse, sans pour autant que le risque accidentel ou technologique majeur ait disparu. C'est en tout cas l'une des dimensions fondamentales des « sociétés du risque » dans lesquelles nous sommes entrées depuis peu, cernés que nous sommes par la prolifération des menaces épidémiques : contamination générale aux nitrates et aux pesticides des ressources en eau, production de nourriture industrielle à haut risque (vache folle, poulets ou saumons à la dioxine, etc.), sida, sang contaminé, environnement et océans durablement pollués, modification et contamination irréversible de l'atmosphère...

Deux paradigmes pour aborder Tchernobyl

Nous pourrions rapidement ramener les différentes formes d'appréhension de la catastrophe de Tchernobyl à deux grands paradigmes entre lesquels elles oscillent en permanence : le premier, que nous pourrions nommer provisoirement « rationaliste et matérialiste », s'inscrit dans un imaginaire de la continuité historique – la catastrophe de Tchernobyl est une catastrophe comme une autre sur laquelle nous devons trouver prise et dont la véritable nature est placée devant nous – et repose sur l'idée que les forces productives, la science et la technique pourraient contribuer à fournir une solution pratique aux problèmes sanitaires que pose aux populations la vie en territoire contaminé. Cette position est illustrée notamment par le combat mené conjointement depuis dix ans par des scientifiques résistants et humanistes, à l'Est comme à l'Ouest. La praxis joue ici un rôle fondamental, conduisant certains d'entre eux à braver les menaces politiques pour entreprendre un immense travail scientifique de mesure radiologique et d'expertise médicale dans les zones

contaminées, afin de mettre en œuvre des solutions pratiques susceptibles de faire décroître le taux de contamination des enfants en particulier.

Le second paradigme, que nous nommerons, là encore provisoirement, « métaphysique », relève du sentiment que nous serions en présence d'un monde radicalement nouveau, d'un inédit dépassant en tout point notre culture et nos sens, insaisissable par le prisme de nos représentations du monde, qu'elles soient ou non scientifiques. Ce radicalement nouveau tiendrait dans le non-humain qui habite la nature en proie à l'artifice technique – la contamination radioactive –, bouleversant nos repères spatio-temporels autant que ceux qui nous permettaient de définir l'humanité de l'homme moderne en rupture avec la nature. Cependant, cette posture théorique, adoptée par exemple par l'écrivain Svetlana Alexievitch, ne doit pas nous laisser entendre, à l'instar de la question qu'a posée la Shoah, que nous serions confrontés à un phénomène de fait parfaitement insaisissable, donc indicible et immémorial, et dont la véritable nouveauté ne nous est pas encore révélée. Si Tchernobyl a fait advenir des conditions nouvelles d'expérimentation de la domination technique, jusque dans la gestion de la catastrophe, nous ne pouvons en revanche penser dans sa singularité et hors des conditions sociales et historiques de son apparition cet homme nouveau qui nous pourrions baptiser *Homo Tchernobylus*. Nous pourrions nous demander quels modes d'appropriation – néohumaniste, métahistorique, postscientiste – de cette catastrophe nous pouvons mettre en œuvre, tout en postulant que, pour une part, la nouveauté de Tchernobyl appartient encore et pour l'instant au domaine de l'impensé. Peut-on, et comment, transmettre une expérience de Tchernobyl ? Certains se sont trouvés face au même type d'interrogation à l'issue de leur expérience concentrationnaire. Ainsi, après avoir passé plus de dix-sept ans dans les camps soviétiques, Varlam Chalamov a pu écrire que l'expérience des camps ne sert à rien, qu'elle n'est utile que dans un camp. L'expérience de Tchernobyl ne sera-t-elle utile que dans les territoires contaminés ?

Aucun de ces deux paradigmes ne saurait à lui seul épuiser le sens de la catastrophe ni nous permettre de la saisir dans toute sa complexité. L'enjeu consiste pour nous, au-delà de leurs contradictions apparentes, à les dialectiser pour mettre en exergue la dimension totalisante de la catastrophe dans la culture et ses effets sur la nature. On ne pourra se satisfaire d'un strict accompagnement des mémoires et des sens défaits par les moyens dont nous disposons dans la

culture (littérature, théâtre, muséographie...), pas plus qu'il n'y a de sens à vouloir en traiter les conséquences environnementales et sanitaires sans prendre au sérieux ses dimensions ontologique, symbolique, anthropologique et philosophique. Si de nombreux programmes ont à ce jour été mis en œuvre pour assister et venir en aide aux populations habitant les territoires contaminés afin d'aménager et d'adapter leur vie quotidienne à la présence du mal invisible, dans une perspective matérialiste donc, il nous faut également considérer que ces « Tchernobyliens » ont quelque chose à nous apporter, une expérience à nous transmettre que nous n'avons pas faite. Telle était en tout cas le sens de notre démarche lorsque nous sommes partis, en 1997, arpenter les territoires contaminés à la rencontre de leurs habitants. Nous devons à Philippe Girard et Yves Dupont, alors enseignants au Département de sociologie de l'université de Caen, d'avoir les premiers frayé les chemins – de la pensée, mais aussi *in situ* – qui nous ont conduits à de nombreuses reprises, avec notre collègue Laurent Bocéno, à fréquenter ces « territoires du futur » inconnus du plus grand nombre. Rompant avec le dogmatisme du savoir savant et la posture de l'expert, nous nous sommes laissé imprégner de ces expériences inédites et nous devons aujourd'hui aux Biélorusses que nous avons rencontrés l'essentiel de ce que nous savons sur la catastrophe.

Commémorer Tchernobyl ?

Le fait que la date de parution de cet ouvrage collectif et pluridisciplinaire consacré à la catastrophe de Tchernobyl coïncide avec la date commémorative de l'accident pose un certain nombre de questions du point de vue du sens. Nous avons en effet pris l'habitude, depuis 1987, d'assister vers la fin du mois d'avril à un regain d'intérêt des médias à l'égard d'une histoire fort mal connue, celle de la catastrophe et de ses conséquences – pour une part encore insoupçonnées –, dont l'évocation nous rappelle invariablement la date fatidique de l'accident à la centrale Lénine le 26 avril 1986. Or, contrairement aux expériences qui ont été faites de la catastrophe par le passé, il n'y a pas eu pour la majeure partie des victimes directes de la contamination d'événement fondateur, sauf pour les liquidateurs, les pompiers et les riverains de la centrale qui ont été les témoins directs de l'accident. Avec Tchernobyl, c'est la nature même de la catastrophe qui a changé : pas de villes détruites ni de champ de bataille. Les millions d'habitants des zones contaminées se trouvent encore aujourd'hui privés de référence à l'accident comme étant *ce qui arrive*, la face visible de l'événement. L'événement, c'est d'abord la vie quotidienne et le fait d'être

brutalement plongé dans un monde doté de nouvelles règles, de nouveaux interdits. La vie quotidienne devient un événement par la nouveauté qu'elle recèle. L'événement inaugural, à un second niveau, a pu être constitué par la politique de relogement des populations, d'abord près de la centrale, puis dans des zones de plus en plus éloignées, ce qui a unanimement été vécu comme un traumatisme de déracinement. « Tchernobyl, avril 1986, une catastrophe ? Personne ne le nie, mais quelle est la signification de ce terme ? La catastrophe est devenue un élément quotidien des médias. Tout incident est présenté comme un accident. Tout accident, quelle que soit son ampleur, est devenu une catastrophe, enlevant toute possibilité de hiérarchisation des dégâts. S'agit-il avec Tchernobyl d'une catastrophe d'un type nouveau, moderne ? Mais une véritable catastrophe, à l'ancienne, laisse généralement quelques traces, des souvenirs. Tchernobyl, qu'en reste-t-il ? » Tels sont les propos liminaires d'un ouvrage publié il y a quelques années par le physicien Roger Belbéoch, qui fut parmi les premiers en France à informer et à alerter l'opinion publique quant à l'ampleur du désastre de Tchernobyl². Ils furent, comme nous, convaincus que la catastrophe était et serait désormais *devant nous*, alors même que la fermeture – symbolique – de la centrale en décembre 2000 nous inciterait à croire qu'il s'agirait d'un événement appartenant au passé.

Ce livre que nous publions aujourd'hui, réunissant les contributions de près d'une vingtaine d'auteurs dont beaucoup sont également, chacun à leur manière, des acteurs ou des témoins de la catastrophe, pourrait constituer une tentative de réponse à un questionnement encore émergent, qui invite à s'interroger sur le devenir de Tchernobyl, première catastrophe nucléaire civile de l'histoire de l'humanité, et par conséquent sur *notre* devenir.

² Roger Belbéoch, *Tchernoblues*, Paris, L'Esprit frappeur, n° 105, 2001, p. 6-7. Il est également l'auteur, avec sa femme Bella, de *Tchernobyl, une catastrophe. Quelques éléments pour un bilan*, Paris, Allia, 1993.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Guillaume Grandazzi et Frédérick Lemarchand

Première partie

Après l'accident (1986 - ?) : témoignages et analyses

L'Europe aurait pu devenir inhabitable...

Entretien avec Vassili Nesterenko

Physicien, membre de l'Académie des sciences de Biélorussie, directeur de l'Institut indépendant de radioprotection « Belrad », Nesterenko est aussi l'un des rares témoins directs de la catastrophe. Il raconte l'explosion, l'incendie, l'« accident », l'histoire du nucléaire soviétique dont il a été l'un des artisans, et surtout nous révèle un fait méconnu : l'existence d'une menace d'explosion thermonucléaire qui aurait pu dévaster l'Europe.

« Absolument confidentiel » : les autorités soviétiques face à la catastrophe

Alla Yarochinskaya

En 1991 seulement, après la chute de l'URSS, l'auteur, alors députée de la République d'Ukraine, a réussi à dérober au péril de sa vie des « protocoles » secrets du Groupe stratégique du bureau politique du Parti communiste de l'URSS dans lesquels figurent, entre autres, les données officielles (vraies et fausses) concernant les personnes contaminées et hospitalisées durant les premiers jours qui ont suivi l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

Document

Extrait d'un protocole classé « confidentiel »

La zone des otages du nucléaire

Pavel Chevtchouk

À la télévision biélorusse, on détruisait la pellicule dans les deux à trois ans après son utilisation : à cette époque, l'État avait instauré un plan de recyclage du métal argent sous toutes ses formes. J'ai réussi à obtenir pour quelques jours le film montrant l'évacuation de la population et je l'ai enregistré sur bande vidéo. Une date est indiquée sur les séquences filmées : le 1^{er} mai 1986, c'est-à-dire le sixième jour après l'accident de Tchernobyl...

De la gestion de l'accident à la réhabilitation des conditions de vie

Gilles Hériard Dubreuil et Henry Ollagnon

La gestion accidentelle et post-accidentelle de la catastrophe a été pilotée à partir de critères essentiellement radiologiques. Cette conception réductrice, qui prévaut toujours en Europe de l'Ouest, est impuissante à prendre en charge les impacts économiques, sociaux, politiques et humains de la catastrophe nucléaire. Dans ces conditions, pourra-t-on, et comment, réhabiliter les conditions de vie dans les territoires contaminés ?

Document

Texte d'un collégien de Minsk, Yaraslaou Biazlepkin, 1996

Deuxième partie

Les conséquences sanitaires et la répression scientifique

La santé : état des lieux

Michel Fernex

La radioactivité à laquelle est exposée la population depuis l'accident a des conséquences dévastatrices, qui continuent à produire leurs effets : atteintes génétiques, cancers, malformations et dérèglements physiologiques... La mise en lumière de ces conséquences sanitaires ne peut cependant faire l'économie de l'analyse des conditions dans lesquelles ont travaillé les chercheurs et les médecins, et en particulier des relations qu'ils entretiennent avec le lobby nucléaire.

Comment on a réduit au silence le professeur Youri Bandajevsky

Témoignage de Galina Bandajevskaya

Galina Bandajevskaya, médecin, femme et partenaire scientifique du professeur, témoigne de la répression scientifique dont son mari est victime : les découvertes, alertes et initiatives de prévention lancées par le chercheur et médecin gênent. Il a été arrêté le 13 juillet 1999, pour une affaire de corruption montée de toutes pièces, et vit depuis derrière les barreaux, traité comme un grand criminel.

Semmelweis, Bandajevsky : des savants victimes de la répression scientifique

Maryvonne David-Jougneau

En 1846, quarante ans avant Pasteur, Semmelweis tente d'imposer au corps médical de se laver les mains pour contenir la contagion responsable d'une fièvre dévastatrice en Europe. Le médecin hongrois est rejeté et chassé par la profession. Après Tchernobyl, Y. Bandajevsky établit le premier un lien entre le césium 137 et des maladies anormales chez les enfants : il se retrouve en prison... Un pont est jeté entre ces deux affaires et c'est le fondement de la production scientifique qui est ausculté.

Troisième partie

Construire la mémoire de Tchernobyl ?

L'atome en héritage

Guillaume Grandazzi

La catastrophe de Tchernobyl se télescope dans la mémoire collective avec celles de la Shoah et de Hiroshima au sens où il y a un avant et un après Tchernobyl. Elle inaugure aussi une ère nouvelle. On ne peut circonscrire les conséquences temporelles et spatiales de la contamination, ni son empreinte sur le genre humain qui en font un événement qui fait obstacle à la construction de la mémoire.

Au miroir des catastrophes

Henri-Pierre Jeudy

Tchernobyl constitue désormais, dans le langage courant, une métaphore : celle de LA catastrophe qui sert à nous représenter un ensemble d'événements plus larges liés aux « effets pervers » du développement. Le « plus jamais ça » énoncé à la fin de la Seconde Guerre mondiale ne peut être repris après une telle catastrophe nucléaire. Les sociétés modernes ont beau s'acharner à perfectionner la gestion des risques majeurs, Tchernobyl continuera d'exercer son *effet de miroir*.

Le futur pour mémoire

Frédéric Lemarchand

Commémorations, musées, dates anniversaires, documents et témoignages..., Tchernobyl, catastrophe en devenir, résiste aux entreprises d'*objectivation* ou de *patrimonialisation*. Non seulement parce qu'elle a toujours cours, mais aussi parce que c'est l'humanité de l'homme, en même temps que la notion d'événement, que l'accident a bouleversés.

Quatrième partie

La Supplication : transmettre l'expérience de la catastrophe

Être témoins de cet accident du temps

Dialogue entre Paul Virilio et Svetlana Alexievitch

La catastrophe nucléaire a brouillé les représentations, a établi la confusion entre la guerre et l'accident, le monstrueux et le normal, le liquidateur sacrifié apparaissant comme une figure nouvelle du héros. Le philosophe et l'écrivain auteur de La Supplication évoquent ces bouleversements de l'humanité.

Tchernobyl ou le futur intérieur

Bruno Boussagol

Bien que *La Supplication* n'ait pas été écrite pour la scène, c'est le texte théâtral que de nombreux metteurs en scène attendaient : il est la matière d'une tragédie pour le temps présent. Acteurs et

public sont emportés ensemble dans un même souffle historique qui lie l'accidentel (le destin), la catastrophe technologique (la guerre) et la fin du monde soviétique (le pouvoir).

Mettre en scène La Supplication : du déni de réalité au rejet de la représentation

Virginie Symaniec

La mise en scène de *La Supplication* en France et en Biélorussie permet de s'interroger sur la réalité de la catastrophe, mais aussi sur la valeur de la représentation... Entre le réel et l'effet de réel, le rejet de l'événement et l'accueil de la pièce, cette expérience de théâtre brouille les repères.

Cinquième partie

L'émergence de l'expertise citoyenne

Quand l'accident engendre une prise de conscience citoyenne

Jean-Claude Autret

La période qui a suivi l'accident de Tchernobyl a mis en évidence les tabous et l'absence d'information fiable sur l'activité nucléaire. L'Association pour le contrôle de la radioactivité dans l'Ouest (ACRO) est née du souci qu'émerge une expertise indépendante en Basse-Normandie, dans le voisinage des installations nucléaires du Nord-Cotentin.

L'aide aux victimes de Tchernobyl et l'Institut « Belrad » à Minsk

Solange Fernex

L'Institut « Belrad », fondé en 1990 à Minsk par le professeur Nesterenko, met à la disposition des populations des territoires contaminés les moyens de contrôler la radioactivité contenue dans les produits alimentaires et les corps humains et, par la distribution de pectine, de limiter les risques associés à la vie dans ces territoires. Cet institut